

ROBERT ANTELME

# L'ESPÈCE HUMAINE

récit

*Édition revue et corrigée*

*nrf*

GALLIMARD











© *Éditions Gallimard, 1957.*

Extrait de la publication

*A ma sœur Marie-Louise,  
déportée, morte en Allemagne.*





## AVANT-PROPOS

*Il y a deux ans, durant les premiers jours qui ont suivi notre retour, nous avons été, tous je pense, en proie à un véritable délire. Nous voulions parler, être entendus enfin. On nous dit que notre apparence physique était assez éloquente à elle seule. Mais nous revenions juste, nous ramenions avec nous notre mémoire, notre expérience toute vivante et nous éprouvions un désir frénétique de la dire telle qu'elle. Et dès les premiers jours cependant, il nous paraissait impossible de combler la distance que nous découvriions entre le langage dont nous disposions et cette expérience que, pour la plupart, nous étions encore en train de poursuivre dans notre corps. Comment nous résigner à ne pas tenter d'expliquer comment nous en étions venus là? Nous y étions encore. Et cependant c'était impossible. A peine commençons-nous à raconter, que nous suffoquions. A nous-mêmes, ce que nous avions à dire commençait alors à nous paraître inimaginable.*

*Cette disproportion entre l'expérience que nous avons vécue et le récit qu'il était possible d'en faire ne fit que se confirmer par la suite. Nous avons donc bien affaire à l'une de ces réalités qui font dire qu'elles dépassent l'imagination. Il était clair désormais que c'était seulement par le choix, c'est-à-dire encore par l'imagination que nous pouvions essayer d'en dire quelque chose.*

*J'ai essayé de retracer ici la vie d'un kommando (Gandersheim) d'un camp de concentration allemand (Buchenwald).*

*On sait aujourd'hui que, dans les camps de concentration d'Allemagne, tous les degrés possibles de l'oppression ont existé. Sans tenir compte des différents types d'organisation qui existaient entre certains camps, les différentes applications d'une même règle pouvaient augmenter ou réduire sans proportion les chances de survie.*

*Les dimensions seules de notre kommando entraînaient le contact étroit et permanent entre les détenus et l'appareil directeur SS. Le rôle des intermédiaires était d'avance réduit au minimum.*

*Il se trouve qu'à Gandersheim, l'appareil intermédiaire était entièrement constitué par des détenus allemands de droit commun. Nous étions donc cinq cents hommes environ, qui ne pouvions éviter d'être en contact avec les SS, et encadrés non par des politiques, mais par des assassins, des voleurs, des escrocs, des sadiques ou des trafiquants de marché noir. Ceux-ci, sous les ordres des SS, ont été nos maîtres directs et absolus.*

*Il importe de marquer que la lutte pour le pouvoir entre les détenus politiques et les détenus de droit commun n'a jamais pris le sens d'une lutte entre deux factions qui auraient brigué le pouvoir. C'était la lutte entre des hommes dont le but était d'instaurer une légalité, dans la mesure où une légalité était encore possible dans une société conçue comme infernale, et des hommes dont le but était d'éviter à tout prix l'instauration de cette légalité, parce qu'ils pouvaient seulement fructifier dans une société sans lois. Sous eux ne pouvait régner que la loi SS toute nue. Pour vivre, et même bien vivre, ils ne pouvaient être amenés qu'à aggraver la loi SS. Ils ont joué en ce sens un rôle de provocateurs. Ils ont provoqué et maintenu parmi nous avec un acharnement et une logique remarquables l'état d'anarchie qui leur était nécessaire. Ils jouaient parfaitement le jeu. Non seulement ils s'affirmaient ainsi aux yeux des SS comme différents de nous par nature, ils apparaissaient aussi à leurs yeux comme des auxiliaires indispensables et méritaient effectivement de bien vivre. Affamer un homme pour avoir à le punir ensuite parce qu'il vole des épiluchures et, de ce fait, mériter la récompense du SS et, par exemple, obtenir en récompense la soupe supplémentaire qui affamera davantage l'homme, tel était le schéma de leur tactique.*

*Notre situation ne peut donc être assimilée à celle des détenus qui se trouvaient dans des camps ou dans des kommandos ayant pour responsables des politiques. Même lorsque ces responsables politiques, comme il est arrivé, s'étaient laissés corrompre, il était rare qu'ils n'aient pas gardé un certain sens de l'ancienne solidarité et une haine de l'ennemi commun qui les empêchaient d'aller aux extrémités auxquelles se livraient sans retenue les droit commun.*

*A Gandersheim, nos responsables étaient nos ennemis.*

*L'appareil administratif étant donc l'instrument, encore aiguisé, de l'oppression SS, la lutte collective était vouée à l'échec. L'échec, c'était le lent assassinat par les SS et les kapos réunis. Toutes les tentatives que certains d'entre nous entreprirent furent vaines.*

*En face de cette coalition toute-puissante, notre objectif devenait*

le plus humble. C'était seulement de survivre. Notre combat, les meilleurs d'entre nous n'ont pu le mener que de façon individuelle. La solidarité même était devenue affaire individuelle.

Je rapporte ici ce que j'ai vécu. L'horreur n'y est pas gigantesque. Il n'y avait à Gandersheim ni chambre à gaz, ni crématoire. L'horreur y est obscurité, manque absolu de repère, solitude, oppression incessante, anéantissement lent. Le ressort de notre lutte n'aura été que la revendication forcenée, et presque toujours elle-même solitaire, de rester, jusqu'au bout, des hommes.

Les héros que nous connaissons, de l'histoire ou des littératures, qu'ils aient crié l'amour, la solitude, l'angoisse de l'être ou du non-être, la vengeance, qu'ils se soient dressés contre l'injustice, l'humiliation, nous ne croyons pas qu'ils aient jamais été amenés à exprimer comme seule et dernière revendication, un sentiment ultime d'appartenance à l'espèce.

Dire que l'on se sentait alors contesté comme homme, comme membre de l'espèce, peut apparaître comme un sentiment rétrospectif, une explication après coup. C'est cela cependant qui fut le plus immédiatement et constamment sensible et vécu, et c'est cela d'ailleurs, exactement cela, qui fut voulu par les autres. La mise en question de la qualité d'homme provoque une revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce humaine. Elle sert ensuite à méditer sur les limites de cette espèce, sur sa distance à la « nature » et sa relation avec elle, sur une certaine solitude de l'espèce donc, et pour finir, surtout à concevoir une vue claire de son unité indivisible.

1947.



**PREMIÈRE PARTIE**

**GANDERSHEIM**



Je suis allé pisser. Il faisait encore nuit. D'autres à côté de moi pissaient aussi; on ne se parlait pas. Derrière la pissotière il y avait la fosse des chiottes avec un petit mur sur lequel d'autres types étaient assis, le pantalon baissé. Un petit toit recouvrait la fosse, pas la pissotière. Derrière nous, des bruits de galoches, des toux, c'en était d'autres qui arrivaient. Les chiottes n'étaient jamais désertes. A toute heure, une vapeur flottait au-dessus des pissotières.

Il ne faisait pas noir; jamais il ne faisait complètement noir ici. Les rectangles sombres des blocks s'alignaient, percés de faibles lumières jaunes. D'en haut, en survolant on devait voir ces taches jaunes et régulièrement espacées, dans la masse noire, des bois qui se refermait dessus. Mais on n'entendait rien d'en haut; on n'entendait sans doute que le ronflement du moteur, pas la musique que nous en entendions, nous. On n'entendait pas les toux, le bruit des galoches dans la boue. On ne voyait pas les têtes qui regardaient en l'air vers le bruit.

Quelques secondes plus tard, après avoir survolé le camp, on devait voir d'autres lueurs jaunes à peu près semblables : celles des maisons. Mille fois, là-bas, avec un compas, sur la carte, on avait dû passer par-dessus la forêt, par-dessus les têtes qui regardaient en l'air vers le bruit et celles qui dormaient posées sur la planche, par-dessus le sommeil des SS. Le jour, on devait voir une longue cheminée, comme d'une usine.

Je suis rentré dans le block parce qu'il n'y avait même pas de quoi rester dehors à regarder en l'air cette nuit-là. Il n'y avait rien dans le ciel, et sans doute il n'allait rien venir. Le block, c'était chez nous, notre maison. C'était là qu'on dormait, c'était là qu'un jour on avait fini par arriver. Je suis remonté sur ma paillasse. Paul, avec qui j'avais été arrêté, dormait à côté de moi. Gilbert, que j'avais retrouvé à Compiègne, aussi. Georges, en dessous.

La nuit de Buchenwald était calme. Le camp était une immense machine endormie. De temps à autre, les projecteurs s'allumaient aux miradors : l'œil des SS s'ouvrait et se fermait.



Dans les bois qui entouraient le camp, les patrouilles faisaient des rondes. Leurs chiens n'aboyaient pas. Les sentinelles étaient tranquilles.

Le veilleur de nuit de notre block, un républicain espagnol, faisait les cent pas, en sandales, dans l'allée centrale du block, entre les deux rangées de lits. Il attendait le réveil. Il faisait tiède. La lumière était faible. Il n'y avait pas de bruit. De temps en temps un type descendait de sa paillasse et allait pisser. Lorsqu'il s'apprêtait à descendre, le veilleur de nuit s'approchait et attendait qu'il ait mis le pied sur le plancher. Il espérait que l'autre lui parlerait, mais le type prenait ses chaussures à la main pour ne pas faire de bruit et se dirigeait vers la porte. Le veilleur lui demandait quand même à voix basse :

— Ça va ?

L'autre hochait la tête et répondait :

— Ça va.

Arrivé à la porte il enfilait ses chaussures, puis sortait pisser. Le veilleur du block reprenait sa marche.

Dans ce block, il n'y avait que des Français, quelques Anglais et des Américains. Depuis les quelques semaines que nous étions là, beaucoup de camarades français étaient déjà partis, envoyés en transport.

C'était aujourd'hui notre tour.

Depuis deux jours nous savions que nous allions partir. Nous savions même qu'on nous appellerait ce matin, 1<sup>er</sup> octobre 1944.

C'était mauvais, on le savait, le transport. C'était ce que tout le monde redoutait. Mais du moment où l'on avait été désigné, on s'y faisait. D'autant que pour nous, qui étions des nouveaux, notre peur du transport était abstraite. On se demandait ce qu'il pouvait y avoir de pire que cette ville où l'on étouffait, immense mais surpeuplée, à la marche de laquelle on ne comprenait rien. Quand le chef de block, détenu allemand, disait : *Alle Franzosen scheisse !* les copains non encore avertis se demandaient dans quel énorme traquenard ils étaient tombés. Ils se voyaient traités, eux, Français, non seulement par les nazis comme les pires ennemis du nazisme, mais aussi, par des gens qui étaient leurs « semblables », par des ennemis comme eux des nazis, avec une hostilité spéciale, sans raison. Les premières semaines, ils étaient tentés de croire que leurs camarades allemands étaient perdus, avaient été retournés. Qu'eux seuls Français, exceptés, la population de Buchenwald était faite d'un peuple de sous-SS, de SS inférieurs, à tête rasée ou

non, mais parfaits imitateurs des maîtres, parlant un langage que ceux-ci leur avaient peu à peu inculqué. C'était par contagion peut-être, se disait-on : l'habitude. Il restait cependant que ce langage faisait l'effet d'une trahison de tous les mots : *Scheisse*, *Schweinkopf*, loin de qualifier ici les SS, comme on aurait pu s'y attendre, n'y servaient plus qu'à les désigner, eux, Français. Il nous semblait ainsi, en arrivant, que nous étions les détenus les plus pauvres, la dernière classe de détenus.

La plupart d'entre nous ne savaient rien de l'histoire du camp; histoire qui expliquait assez cependant les règles que les détenus avaient été amenés à s'imposer, et le type d'homme qui en était issu. Nous pensions que c'était ici le pire de la vie de concentration, parce que Buchenwald était immense et que nous y étions égarés. Ignorants des fondements et des lois de cette société, ce qui apparaissait d'abord, c'était un monde dressé furieusement contre les vivants, calme et indifférent devant la mort. Ce n'était en réalité souvent que le sang-froid dans l'horreur. Nous n'avions pas eu encore le temps de prendre sérieusement contact avec une clandestinité dont les nouveaux arrivants étaient loin de soupçonner l'existence.

Mais un camarade arrivé en même temps que nous au mois d'août avait été terrorisé à l'un des premiers appels au Petit Camp, par un kapo allemand, et il était devenu fou. Quand l'un de nous maintenant s'approchait de lui avec un morceau de pain et un couteau, il se cachait la figure dans le bras replié et suppliait : « Ne me tue pas ! » Il semblait aux derniers venus qu'ils ne pouvaient se comprendre qu'entre eux. C'est pourquoi ils croyaient que dans un transport peu nombreux ils pourraient se retrouver ensemble et retrouver des mœurs « à eux ». Aussi, maintenant qu'il en avait été question, beaucoup souhaitaient partir. « Ça ne peut pas être pire qu'ici », disaient-ils. « Plutôt cinq ans à Fresnes qu'un mois ici. Je ne veux plus entendre parler du crématoire. »

Ce matin donc, après le réveil, quand le stubendienst<sup>1</sup> belge est sorti de sa chambre, il tenait à la main une liste de noms tapés à la machine. C'était un type mince, il avait une tête menue, de petits yeux, il portait un large béret sur le crâne. Le jour était à peine levé. Nous nous tenions dans l'allée du

---

1. Détenu responsable de l'administration du block, sous l'autorité du détenu chef de block (blockältester), lui-même sous l'autorité du détenu lagerältester (chef des kapos, responsable du fonctionnement du camp devant les SS.)

block. Il a commencé à appeler les noms. Paul, Georges, Gilbert et moi, nous étions appuyés contre les montants des châlits. On attendait. L'appel ne se faisait pas par ordre alphabétique. Ceux qui avaient été déjà appelés se regroupaient à l'extrémité du block, près de la porte. Pour eux, dès cet instant, ils étaient désignés, c'était le transport.

Les noms défilaient. Le groupe des appelés grossissait. Et pour ceux qui n'étaient pas encore appelés, le départ prenait une réalité nouvelle; il devenait plus vrai que ces copains n'iraient jamais plus travailler à la carrière, qu'ils ne verraient plus jamais fumer la cheminée du crématoire. On ne savait pas où allait ce transport, mais tout d'un coup il apparaissait avant tout, et dans toute la force du mot, comme un changement. Et plus les appelés s'accumulaient, plus les autres se demandaient s'ils n'étaient pas frustrés de ne pas risquer l'aventure, le voyage.

Paul a été appelé. On l'a regardé partir vers les autres. D'autres encore. Georges, Gilbert et moi restions toujours appuyés contre les montants des châlits. On faisait signe à Paul qui s'enfonçait déjà dans le nombre, derrière les nouveaux désignés, déjà égaré, perdu à demi.

Puis, le stubendienst a fini par nous appeler tous, Georges, Gilbert et moi. La liste a été terminée bientôt. Nous étions donc regroupés. J'ai eu alors vraiment envie de partir.

On nous a rassemblés dehors. Nous étions une soixantaine. Le jour s'était levé. Déjà les hommes de corvée du block d'en face commençaient à laver le plancher. Des lagerschutz (policiers du camp), et des kapos commençaient à errer dans les allées. Le stubendienst belge nous a conduits au magasin d'habillement. Deux heures plus tard nous sommes revenus dans le block. Quand nous sommes entrés, les autres, ceux qui restaient, nous ont suivis des yeux et pour nous regarder, ils avaient d'autres visages. Nous portions un vêtement rayé bleu et blanc, un triangle rouge sur la gauche de la poitrine, avec un F noir au milieu, et des galoches neuves. Nous étions nets, rasés, propres, nous nous déplaçons avec aisance. Ceux qui dans la mascarade de Buchenwald s'étaient vus affublés d'un petit chapeau pointu, d'un béret de matelot ou d'une casquette russe; ceux qui avaient charrié des pierres à la carrière avec un costume populaire hongrois et une casquette d'employé du tram de Varsovie sur la tête; ceux qui avaient porté une petite vareuse qui s'arrêtait au-dessus des fesses, avec sur la tête une

casquette de souteneur, avaient cessé ce matin d'être grotesques; ils étaient transfigurés.

Les copains qui ne partaient pas nous regardaient avec gêne. Certains à ce moment-là étaient sans doute tentés de nous envier. Nous allions échapper à l'étouffement, à l'incohérence de cette ville. Mais la plupart semblaient angoissés et gênés comme on l'est devant ceux à qui vient d'arriver un malheur et qui l'ignorent encore. Une seule chose était certaine pour tous, c'était qu'en Allemagne, du moins, nous ne nous reverrions jamais.

Nous, nous marchions dans l'allée du block. L'air y avait changé. Les paillasses, le poêle, le « mobilier » dont nous avions rêvé au Petit-camp n'avaient plus d'existence pour nous. On n'éprouvait aucun déchirement encore, mais seulement une amertume mêlée en regardant les copains, si grotesques, si périmés dans les vêtements du camp. Demain, ils seraient encore à l'appel pendant plusieurs heures, et nous ne serions plus là. Pour eux ce serait encore chaque jour la carrière, la cheminée, et l'appel avant le départ pour le travail, chaque matin sous les phares de la Tour, dirigés sur les milliers de têtes grises qu'il était impossible de songer à distinguer par un nom, par une nationalité, ni même par une expression.

Tout Buchenwald était déjà pour nous démodé, et démodés les copains. Ils restaient. On les plaignait presque.

Nous savions que nous n'allions pas à Dora, ni dans les mines de sel; on nous avait même dit que ce n'était pas un mauvais transport. De là un état vaguement euphorique et ce luxe qu'on s'offrait, cette demi-tristesse devant les copains.

Nous avons passé la journée à errer dans le block. C'est le soir seulement, que le blockaltester nous a rassemblés. Il nous a fait distribuer du pain et un morceau de saucisson. Nous étions rangés par cinq dans l'allée du block. Ceux qui ne partaient pas nous entouraient. Le blockaltester nous considérait avec calme, mais avec l'air de penser à nous quand même. Il était blond (les détenus qui étaient là depuis un certain nombre d'années pouvaient garder leurs cheveux), sa figure qui était assez fine était durcie par un rictus de la bouche. Il avait la moitié d'un pied coupé et boitait. Autrefois il avait été naturiste et boxeur. C'était un politique; il ne parlait ni ne comprenait le français. Aussi, quelquefois, quand il nous voyait rire, il croyait qu'on se moquait de lui. On était parvenu difficilement à lui faire comprendre qu'on ne se moquait pas, mais il





ROBERT ANTELME

## L'espèce humaine

J'ai essayé de retracer ici la vie d'un kommando (Gandersheim), d'un camp de concentration allemand (Buchenwald).

On sait aujourd'hui que, dans les camps de concentration d'Allemagne, tous les degrés possibles de l'oppression ont existé. Sans tenir compte des différents types d'organisation qui existaient entre certains camps, les différentes applications d'une même règle pouvaient augmenter ou réduire sans proportion les chances de survie.

Je rapporte ici ce que j'ai vécu. L'horreur n'y est pas gigantesque. Il n'y avait à Gandersheim ni chambre à gaz, ni crématoire. L'horreur y est obscurité, manque absolu de repère, solitude, oppression incessante, anéantissement lent. Le ressort de notre lutte n'aura été que la revendication forcenée, et presque toujours elle-même solitaire, de rester, jusqu'au bout, des hommes.

Les héros que nous connaissons, de l'histoire ou des littératures, qu'ils aient crié l'amour, la solitude, l'angoisse de l'être ou du non-être, la vengeance, qu'ils se soient dressés contre l'injustice, l'humiliation, nous ne croyons pas qu'ils aient jamais été amenés à exprimer comme seule et dernière revendication, un sentiment ultime d'appartenance à l'espèce.

Dire que l'on se sentait alors contesté comme homme, comme membre de l'espèce, peut apparaître comme un sentiment rétrospectif, une explication après coup. C'est cela cependant qui fut le plus immédiatement et constamment sensible et vécu, et c'est cela d'ailleurs, exactement cela, qui fut voulu par les autres. La mise en question de la qualité d'homme provoque une revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce humaine. Elle sert ensuite à méditer sur les limites de cette espèce, sur sa distance à la « nature » et sa relation avec elle, sur une certaine solitude de l'espèce donc, et, pour finir, surtout à concevoir une vue claire de son unité indivisible.

R. A.



9 782070 201617



57-II A 20161 ISBN 2-07-020161-9

Extrait de la publication